

Chronique de la fosse aux ours

Journal d'un instituteur de banlieue

25 février.

C'est une faute d'arriver nouveau dans une école sans avoir l'outil principal : le sifflet, symbole du pouvoir.

Les 160 gosses de la cantine sont là, sous le préau ouvert, face à la neige interdite. Bien excités.

Peut-être ont-ils eu droit à une lecture vivifiante sur les campagnardes glissades (O Decroly !).

La neige parisienne est triste. Parquons ! Je fais mon métier : j'empêche.

Mais les enfants, conditionnés au cri et au sifflet n'entendent plus la voix humaine. Bien joué ! Dix grands ensemble dans la neige. J'en mets cinq au piquet. Je note leurs noms. Promus gardiens, ils empêcheront les autres de jouer : ils seront responsables. Essayons. Les gosses serrés piétinent et se chaillent. Pourquoi ai-je permis aux petits d'aller jouer sous la verrière ? Faute tactique nette : J'autorise. Donc, je ne suis pas l'empêcheur absolu. Donc, « on peut y aller ». Résultat : les gosses sont dans la neige.

Ennuyeux, cela : après l'accueil peu enthousiaste de Monsieur le Directeur, il ne s'agit pas d'être faible. Si « je n'ai pas de discipline » à quoi pourrai-je servir ?

Ma charmante collègue sourit.

Une boule de neige m'arrive dans le dos. Une autre sur l'oreille.

Si je ne réagis pas vite et bien, je vais devenir cible. La meute va se déchaîner contre le faible. Ils vont essayer de briser le maillon le plus faible de la chaîne qui les tient « sages ». Les collègues n'apprécieront pas un piètre équipier.

Jusqu'ici les enfants n'ont pas eu droit au spectacle espéré. J'ignore les boules mais je n'ai pas repéré les tireurs. Une boule encore. Mon ancien directeur avait raison : « Vous n'avez pas les défauts nécessaires... »

Un chien empêcherait mieux que moi ces enfants de jouer dans la neige...

Une boule sur le front...

Merci Hitler de m'avoir enseigné les otages. Je m'avance, très calme, vers un groupe amusé et intrigué : « J'ai reçu quatre boules, les quatre premiers de cette liste seront punis. Continuez : j'ai dix noms ».

L'enthousiasme diminue. La collègue vient à mon aide : « Vous parlez trop ». C'est vrai. Une vigoureuse rebuffade. La situation est reprise en mains.

C'est l'heure. Je suis remplacé par un pédagogue de valeur. Je monte avec mes otages. Dans la cour on manœuvre. J'entends le sifflet et le hurlement pédagogique : « En l'air ! Z'épaules ! Tête ! En l'air... » L'école fonctionne normalement.

Mes quatre désignés sont polis, craintifs : bien élevés. Demain et les jours suivants, ils apporteront des verbes éprouvés que je déchirerai : « Il y a des fautes, recommencez ». Je m'abstiens de lancer des boules et m'astreigns à obéir.

Ma réputation sera faite : je serai un vrai maître, j'inspirerai crainte et respect.

Le 12 mars

Bonne renommée

- Ce n'est pas possible. Tu n'es pas un pion ?
- Tu sais, ces gars-là, je n'ai jamais pu les encaisser !
- T'as donné combien de lignes, aujourd'hui ?
- C'est tous des... Qu'est-ce que j'ai pu prendre comme punitions !

Mes jeunes camarades ouvriers n'en reviennent pas : on peut être à la fois instituteur et sympathique !

Quand même, je viens de baisser dans leur estime.

Que faut-il faire ? Discuter. Défendre « les pions ». Me défendre d'être « un pion ». La scolarité obligatoire et prolongée les a marqués.

Ils liront les affiches électorales et certainement mettront toute leur ardeur à défendre « Notre école publique menacée... » Menacée par quoi ?

Le 16 mars

Chewing gum

Une note du 9 février (reçue le 11 mars) invite « parents et éducateurs à s'opposer vigoureusement à l'usage du chewing gum ».

Le biologiste de service évoque les troubles « que peut produire une fonction qui n'a plus d'objet ». Sans rire.

Chassons donc le ruminant.

Ce matin, je remplace la maîtresse de Préparatoire pendant ma demi-heure de gymnastique. Dix pédagogues vont ainsi se relayer au cours de la journée. Hier, on a étudié une poétique histoire d'escargot. Le mot a dû être lu, vu, relu, copié. Aucun des gamins de la rangée de droite ne reconnaît le mot.

« C'est la rangée des ânes », m'explique en souriant un bon élève.

Arrivée en majesté du directeur-cantinier. Les quarante gosses sont debout, silencieux.

« Qu'est-ce que tu manges ? » Le gosse est terrorisé : Horreur, l'âne mâchait du chewing-gum. Une réaction de plus. Une pleurnicherie de plus.

L'âne retourne s'ennuyer à sa place.

Il pourra toujours se ronger les ongles ou... s'occuper autrement. Il sera encore puni.

La circulaire est appliquée. La santé de nos enfants est entre bonnes mains. La question est donc réglée.

Quand les hygiénistes patentés trouveront-ils le temps de s'occuper des vrais problèmes ?

Je retrouve mes 150 gars sous le préau.

Il est 11 h. 35. Ils devraient être alignés par classe pour que je puisse contrôler comme chaque jour si le nombre de présents correspond au nombre d'enfants inscrits ce matin à 9 heures. L'autre jour, j'avais demandé aux

grands de se compter eux-mêmes pour abrégier la cérémonie. Beau résultat : ils sont en paquets et jouent aux billes.

Mais j'ai fait des progrès. Mains en l'air. Sur la tête. Tendus... 11 h. 40. Les comptes sont faits. La machine à manger va fonctionner. Je suis à la porte. Je compte les têtes qui passent devant moi. Quand j'arrive à 15, j'interromps le défilé. Les quinze enfants restent debout mains au dos devant leur assiette. Il n'y a pas de désordre.

« Asseyez-vous ! » 13, 14, 15. Et je continue à compter mes têtes. Halte ! Asseyez-vous ! 1, 2, 3, 4... Halte ! Asseyez-vous.

Les 157 sont installés. Ils doivent manger sans parler.

Monsieur le Directeur est là. Le silence est presque total. Rebuffade. Une pleurnicherie. Le silence est total. On n'entend plus que les cuillers.

La machine fonctionne bien. Après les 157 têtes, les 157 bouches. L'essentiel est de ne jamais avoir 157 enfants devant soi. Il faut les tenir, les maintenir à l'état de bouches.

Attention ! les bouches parlent. C'est mon secteur. Une bousculade. Le gosse tombe le nez dans l'assiette. Bruit de vaisselle. Le silence revient, les élèves, les futurs citoyens admirent la force. Je n'aime pas m'occuper des petits. Ils ont six ou huit ans, des cheveux trop longs, des visages maigres. J'ai toujours peur de faire mal. Une claque énorme amène un silence de mort : j'ai frappé dans mes mains. (Heureusement, ils n'ont pas compris !).

L'administration responsable qui nous charge d'assurer l'ordre devrait nous fournir des verges. Puisque depuis Montaigne notre métier n'a guère changé...

Attention ! Mon collègue me fait signe, les petits sont bruyants : « Mains sur la tête ! ». Passage éclair. Tant pis pour ceux qui n'ont pas obéi assez vite. « Mains en l'air. Bras tendus. Près des oreilles ». Oh, ils comprennent ! Calmez-vous !

Je vais en mettre au piquet. Cela au moins est réglementaire : Privation partielle de récréation. J'hésite toujours à mettre les petits au froid en sortant de table immobiles.

12 h. 10. Les petits n'en finissent pas de manger. Ils n'en finissent pas d'attendre que les deux femmes de service servent cette foule.

Cependant ils se dépêchent. Je fais activer. J'ai renoncé aux fausses claques : ils riaient d'elles et de moi.

Quand j'approche, les dos se courbent, les mains protègent. J'ai de la discipline.

Ils craignent, comme disent les parents. Je suis vraiment l'éducateur de ce peuple d'esclaves. J'apprends à craindre, à obéir, à encaisser, à éviter, à désobéir aussi, à mentir.

Je suis l'éducateur du peuple le plus spirituel de la terre.

Les petits ont fini. Les grands attendent. Puis table par table, ils se lèveront, se grouperont, feront du bruit, lèveront les mains, les baisseront, avanceront, s'arrêteront, s'aligneront bras tendus. Les punis sortiront du rang. Les autres iront faire pipi puis auront le droit de trépigner dans la cour.

Mais tout cela se passera sans moi. Il est midi 15, mon remplaçant vient. Je lui cède volontiers la place de maître. La place de maître ou d'esclave ?

Avril :

Non, ils ne plaisaient pas.

Ces deux jeunes collègues, sortis de Normale, cherchent à entrer dans la police. Ils parlent traitements, concours...

« Toi, que viens-tu faire là-dedans ? » m'avait dit mon ancien maître d'école. Je n'avais pas compris.

On choisit le métier d'éducateur parce qu'on aime les enfants.

On devient fonctionnaire, gardien d'enfants. On n'aime plus les enfants.

On devient alors fonctionnaire-gardien. Evolution logique. Il est plus honorable et plus utile de lutter contre des malfaiteurs que contre des enfants.

Je pense aux policiers d'Antigone.

« Où est-elle ta tête ? Montre.

« Tu ne sais pas mettre tes mains sur ta tête ?

« En voilà un qui ne fait pas partie de l'école ! »

Le maître est étonné : Au bout de six mois de dressage, ce petit bonhomme de 7 ans n'est pas encore automatisé. Que fait-on au Cours préparatoire ?

Cette tête ahurie mélange encore les gestes fondamentaux de notre école obligatoire : Tête ! En l'air ! Au dos ! Tendus ! Au dos !

Le pantin manœuvre au signal.

Bien. Nous en ferons un bon élève.

(A suivre).

Le premier numéro de la

BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE

vient de paraître

Il s'agit de :

BEL AUTOMNE

Si vous n'êtes pas encore abonnés à cette nouvelle collection, n'attendez pas ! (Vous trouverez les conditions d'abonnement en deuxième page de couverture du présent numéro.)

AUX ÉDITIONS DE L'ÉCOLE MODERNE
CANNES